

Comment oublier que nous sommes des vivants

Nicole Houde, *Une folie sans lendemain*, Montréal, La Pleine Lune, collection « plume », 2002, 104 p., 16,95 \$.

Danielle Dussault, *L'imaginaire de l'eau*, Québec, L'instant même, 2002, 94 p., 14,95 \$.

Luc LaRoche, *Amours et autres détours*, Montréal, Triptyque, 2002, 122 p., 17 \$.

Yvon Paré

Numéro 110, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2003). Compte rendu de [Comment oublier que nous sommes des vivants / Nicole Houde, *Une folie sans lendemain*, Montréal, La Pleine Lune, collection « plume », 2002, 104 p., 16,95 \$. / Danielle Dussault, *L'imaginaire de l'eau*, Québec, L'instant même, 2002, 94 p., 14,95 \$. / Luc LaRoche, *Amours et autres détours*, Montréal, Triptyque, 2002, 122 p., 17 \$.] *Lettres québécoises*, (110), 25–26.

Comment oublier que nous sommes des vivants

Difficile de prévoir les chemins que la vie vous fait emprunter. Ivresse de la jeunesse, insouciance des jours, bonheur du rêve mais aussi blessures et petites ruptures. Et sonne l'heure de la grande rencontre, de l'affrontement ultime. Devant s'ouvrir « le petit chemin », le sentier effacé et étroit qui mène à la mort.

R É C I T Y V O N P A R É

NICOLE HOUDE, ENCORE UNE FOIS, ne donne guère de choix à son lecteur. Pas de fioritures ! Cette écrivaine nous a habitués aux vraies questions et, depuis son entrée en écriture en 1983, elle se fait chercheuse de sens. Le vieillissement dans *Les oiseaux de Saint-John Perse*, la lutte pour l'identité dans *La maison du remous*, la marginalité dans *La chanson de Violetta*. Chaque fois, elle pose un sujet difficile, un univers que nous voulons fuir la plupart du temps. Qu'est la vie, comment affronter sa mort, quel héritage possédons-nous à la naissance et qui est resté gravé dans le corps et vous dépossède parfois ? Comment survivre dans un monde plus grand que soi et qui aspire aussi à être notre corps ? Comment assumer sa vie quand la société vous marque au fer rouge, quand les repères s'effritent ; quand le temps creuse de grands trous dans la tête ? Voilà les grandes questions que cette écrivaine unique au Québec explore d'un livre à l'autre. Les mots deviennent des grenades et c'est la vie qu'elle fait exploser, l'existence qu'elle cherche à rapailler et à comprendre. « J'observe mon corps, cet ami pour qui j'invente parfois Milan, Santiago, des champs de blé ou de l'angoisse, toutes ces formes d'alliance entre la conscience et l'univers. » (p. 13)



Dans *Une folie sans lendemain*, le lecteur se heurte à Céline, une rebelle atteinte d'un cancer foudroyant qui décide de vivre sa mort sans l'aide des drogues.

« Je veux mourir en plein midi beau soleil, pas d'hôpital, pas de morphine ! »



Céline s'aventure sur le chemin de la souffrance, revient à L'Anse-Saint-Jean, son pays d'origine, pour s'expliquer avec Edmée, sa mère qui s'est pendue alors qu'elle était fillette. Le tout est suivi du regard de Lise, l'amie qui a accompagné Céline, et d'une lettre à Charlotte Boisjoli, la grande comédienne décédée d'un cancer. Trois temps d'une méditation pour apprivoiser la mort, la comprendre et la dompter si c'est possible. Une folie sans lendemain est marquée par tout ce qui caractérise l'œuvre de Nicole Houde. Le fardeau des origines, l'héritage qui gruge les femmes au corps et à l'esprit, l'obsession de l'écriture pour contrer la dérive et la folie. Le texte chez Nicole Houde se fait

sédiments au creux de l'être et permet d'espérer en l'avenir. La nature aussi, omniprésente, mémoire et porteuse des actes des hommes et des femmes. Parce que la Terre chez Nicole Houde est un corps et le corps est une planète. « Dans notre famille, plusieurs ont été atteints par des maladies mentales. Au village, on appelle ça "le châtiment de Dieu". » (p. 29)

Bien sûr, le sujet bouscule et dérange. Certains refuseront de suivre Nicole Houde. Il faut du courage pour accompagner Céline qui affronte la mort à mains nues. Chaque mot devient un cri, chaque phrase porte une douleur qui ébranle la planète. L'écriture colle au corps et au dur désir de vivre chaque seconde comme si c'était l'éternité. Les phrases poussent comme des arbres, comme des fleurs, comme des pierres qui retiennent et empêchent la terre de glisser, de basculer dans un cri qui avale tout. « J'ai tellement mal ! Est-ce possible que des os et des organes puissent éprouver de la détresse, est-ce possible de perdre son visage dans une tempête qui va aussi vous arracher le cœur ? J'ai si peur ! » (p. 39)

Rarement trouvera-t-on une écrivaine ou un écrivain qui croit autant en la nécessité des mots. C'est l'air que l'on respire, la beauté au cœur du jour, le soleil qui se lève sur le monde. L'écriture permet aussi d'explorer et d'apaiser les souffrances originelles. Nicole Houde exige beaucoup de son lecteur. Elle le peut parce qu'elle donne tout d'elle-même. Son écriture est sans compromission. Lire un de ses ouvrages, c'est accepter d'affronter l'ange de Jacob, trouver un sens à son corps dans la grande dérive de l'univers. Il faut méditer ces phrases, soupeser ses peurs, effleurer ses craintes, danser avec son ombre et se coller au bonheur de l'herbe et des fleurs. Il faut faire face, puiser en soi et assumer l'héritage. L'expérience n'est jamais ordinaire. Quand on décide de lire Nicole Houde, on remet tout en question. Les mots se retournent, la phrase devient une vrille qui ébranle toutes les certitudes.

C'est peut-être cela, le véritable travail de l'écriture, la quête de l'écrivaine qui veut mettre « de la conscience » dans le monde. Nicole Houde est une réveilleuse, une poseuse de questions qui vous convie chaque fois à une expérience initiatique. « Je suis d'eau, de pierre, de bête et de brouillard dans cette chambre qui dérive vers la mort. Il n'y aura pas de miracle et je n'ai pas peur. » (p. 78)

C'est peut-être ce qu'il faut retenir de la course que l'on nomme la vie. Ne plus croire au miracle et ne plus avoir peur devant le mot *fin*.

Peut-être nos carcasses retiennent-elles longtemps l'écho des murmures amoureux, des clameurs désespérées et des blasphèmes ? Peut-être la terre ne

se remet-elle jamais de nos déchirements lâchés dans des phrases qui gravent des blessures dans les corps et dans l'espace? (p. 63)

La question est là.

LE VENT DE L'IMAGINAIRE

Danielle Dussault, dans une suite de quatorze récits, nous pousse dans un monde de transparences, de passages et de dérives. Le vent emporte la coiffe de la mariée au moment où celle-ci sort de l'église et la jeune femme s'élance, abandonnant invités et mari sur le parvis. Le vent, peut-être son seul amour, son seul mari, l'entraîne. Et nous voilà dans un monde où la lumière, l'air et l'eau attirent les êtres et les volent au réel. Les frontières s'effritent, les limites s'évanouissent, le temps s'ouvre. Pourquoi ne pas s'abandonner aux apparences avec la petite Alice, pourquoi ne pas suivre ses obsessions et ses chimères? Il suffit de dire oui aux sourires du vent, de colorer le rêve, de ne jamais le boudier, de jouer à Narcisse qui s'éprend de son image.

Elle vit le miroitement de son visage dans l'eau, un visage de femme un peu triste en dépit pourtant du sourire qui avait une apparence d'éternité. À travers le mirage, elle reconnut une quantité de personnes. Le mirage retenait des voix assourdies, chacune tentant de franchir la frontière. L'eau avait l'apparence d'un mur lisse. (p. 50)

Le monde se transforme à chaque regard, à chaque toucher. Le vent devient passeur et entraîne la femme dans le monde de ses fan-

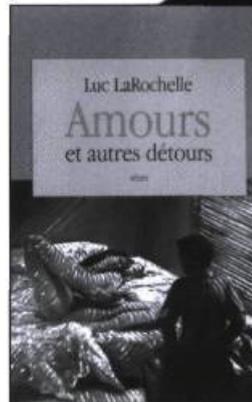


narratrice bondit dans sa mémoire, éventre le temps, le bouscule et le rattrape. Est-ce folie? C'est peut-être juste la vie... C'est peut-être juste une quête d'absolu et de certitudes.

Voici une belle écriture avec souvent une tendance à plaquer certaines images, à forcer la note, mais rien qui gâche le plaisir. Une écriture faite de petites touches qui donnent de grands tableaux impressionnistes. L'auteure sait nous communiquer l'ivresse, le plaisir de braver tous les interdits, crée de grands remous qui soulèvent et nous bousculent. Il suffit de renoncer à la logique, de croire que tout se peut quand on tourne le dos à la lourdeur des jours et aux carcans du temps. « Le vent léger, de nouveau, s'insinua, fit doucement valser le rideau. Cette présence, celle du vent, les consolait de toutes les affections qui assaillaient l'âme. C'est à travers la montée de l'amour que le cœur pouvait ainsi se guérir. » (p. 59)



LUC LAROCHELLE



Danielle Dussault décrit bien ces univers feutrés et irréels où toutes les dimensions et les contraintes s'évanouissent, où le corps perd de sa lourdeur et repousse ses limites. Il y a le vent dans la tête, il y a le vent qui étourdit les êtres et les choses. C'est la faute du grand meneur des dérives et des retrouvailles. Tous les éléments vivent et s'imposent. Tout comme si l'on basculait dans un tableau de Claude Monet pour se moquer du temps. Danielle Dussault va derrière, au delà et elle le fait très bien. Des récits étranges et fascinants.

LES PETITES RUPTURES

Comment ne pas s'attarder à l'illustration de la page couverture d'*Amours et autres détours* de Luc LaRoche? Une femme nue, sur un lit, sexe en évidence, s'offre au regard d'un jeune garçon. Le tout baigne dans une lumière rouge, crue. Un tableau d'Eric Fischl intitulé *Bad Boy* devient l'affiche des récits de Luc LaRoche. Un peu racoleuse cette présentation qui ne correspond guère à l'ouvrage. Le « bad

boy », on ne le retrouvera pas dans *Amours et autres détours*. Bien sûr, il est question de séduction, de ruptures et de fuites qui parsèment la vie. L'auteur s'attarde aux effleurements, aux regards qui marquent les contacts entre les hommes et les femmes, à cette pulsion toujours là et qui s'évanouit trop rapidement. Il y a des rencontres, des moments où il est possible de changer sa vie. Il suffit de dire oui.

Malheureusement, LaRoche esquisse sans jamais appuyer ou décrire ce qui constitue ces instants fragiles. Il ne restera que de petites blessures à peine perceptibles. Les rencontres sont toujours éphémères, de petites étincelles qui ne provoquent jamais de grandes flambées. LaRoche nous laisse le plus souvent dans les « détours de l'amour » quand on sent que tout pourrait basculer. Le lecteur se sent négligé et il doit inventer les liens, tresser les nœuds et reconstituer les drames. Parfois, un contact avec une personne un peu étrange, comme ce voisin qui achetait des livres et en arrachait toutes les pages, vous fait vous redresser. L'homme reliait des feuilles blanches à l'intérieur des couvertures. Une entreprise folle, obsessionnelle. Enfin, il va surgir quelque chose d'original, nous allons sortir de la banalité du quotidien. On déchantait rapidement. LaRoche est déjà au loin. Des occasions ratées, il y en a des dizaines dans ces récits. La mort a beau frapper sans prévenir, rien n'y fait. LaRoche reste obstinément l'observateur qui ne se compromet jamais.

Quand je t'ai rencontré, je t'ai dit que je préférerais le quart de nuit. Les souffrances endormies par les calmants, les confidences de la dernière nuit, qui ne sont adressées à personne. Puisqu'il n'y a ni parents ni amis. Pas de repas non plus. Je peux effectuer ma tournée sans être interrompue. J'aime le silence sur l'étage. La lumière tamisée. Et puis le matin, je quitte avant que les patients meurent. (p. 63)

« Je quitte avant que les patients meurent »... C'est bien là le problème de cet ouvrage et de cette écriture. Le narrateur n'est jamais présent ou agissant quand les vraies choses arrivent. Le lecteur est abandonné dans un monde anesthésié. Sommes-nous juste des corps qui se rencontrent, des désirs qui s'amenuisent et disparaissent? Sommes-nous condamnés au regret et à la nostalgie? Luc LaRoche ne répondra pas, on s'en doute. La langue est efficace, sobre, bien contrôlée, mais cette manière de faire défiler les hommes et les femmes finit par engourdir le lecteur. Si c'était là l'intention de Luc LaRoche, il a parfaitement réussi.